

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 22 (1884)  
**Heft:** 51

**Artikel:** L'exploit du frère Polycrate : [suite]  
**Autor:** Tissot, Victor  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188456>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dans la fameuse journée de l'Allia, assiégeaient le Capitole, où s'étaient renfermés le Sénat, les magistrats, les prêtres et mille des plus braves de la jeunesse patricienne. Après plusieurs assauts inutiles, et désespérant de s'en emparer de vive force, les Gaulois avaient changé le siège en blocus. Ils étaient campés depuis 7 mois autour de la forteresse, quand une escalade dangereuse faillit les en rendre maîtres. Camille venait d'être proclamé dictateur par les Romains réfugiés à Véies ; mais il fallait la sanction du Sénat et des curies pour confirmer l'élection et rendre à Camille les droits de citoyen qu'il avait perdus par son exil.

Un jeune plébien traversa de nuit le fleuve à la nage, évitant les sentinelles ennemis, et, s'aidant des ronces et des arbustes, qui tapissent les parois escarpées de la colline, il parvint jusqu'à la citadelle. Il en redescendit aussi heureusement et rapporta à Véies la nomination qui devait lever les scrupules de Camille. Le lendemain, les Gaulois remarquèrent les traces de son passage, et, par une nuit obscure, ils montèrent jusqu'au pied du rempart. Déjà ils atteignaient les créneaux, quand les cris des oies sacrées, qu'on entretenait dans le Capitole, près du temple de Junon, réveillèrent un patricien, renommé pour sa force et son courage, Manlius, qui renversa du haut du mur les plus avancés des assaillants. La garnison couvrit bientôt tout le rempart, et les Gaulois échouèrent complètement dans leur tentative. Le Capitole était sauvé !

Parlons donc plus respectueusement de l'oeuvre !

#### L'exploit de frère Polycrate.

##### VI

Dès que l'armement en fut achevé, Thébaut ordonna à cette milice sainte de se mettre en rangs ; et, au commandement de : « Marche ! » il la dirigea vers le jardin. Là, il partagea sa colonne en détachements de dix à vingt hommes qu'il posta en observation sur les premières terrasses qui nous entourent. Des sentinelles furent aussi échelonnées jusqu'à une certaine distance, afin que le corps principal se trouvât à l'abri d'une surprise... Après avoir pris ces prudentes dispositions, Thébaut de Longepierre barricada lui-même les portes de la maison, du pressoir et du jardin ; puis, comme on l'attendait dans la salle de réception, il s'y rendit en partant du pied gauche, très satisfait de ce qu'il venait de faire, le bras fièrement arqué sur la coquille de son épée.

Il trouva l'évêque et les abbés tenant conseil de guerre autour d'une table pesamment chargée de vins et de liqueurs... L'abbé du couvent de Haut-Crêt alla au devant de Thébaut et lui offrit un siège à côté de sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Lausanne. Le vieux capitaine, rehaussé par l'éclat d'un tel voisinage, se rengeorgeait comme un paon. On l'interrogea sur la manière dont il pensait repousser l'attaque des Bernois, et divers projets de défense lui furent soumis. A ses yeux, le plan le plus logique était de rester bien tranquille dans la place, d'amuser l'ennemi tout en le tenant en respect, et, pendant ce temps, d'avertir les hommes de Cully, qui tomberaient sur les assiégeants par derrière.

On effectuerait alors une sortie, et les Bernois trouveraient leur retraite coupée. L'évêque approuva fort cette ruse de guerre. Quand à l'abbé de Hauterive, il opinait

pour qu'on démolît quelques murs de vigne et qu'on en rouât les pierres sur les assaillants.

Tandis que le temps se perdait dans les discussions, la nuit arrivait à pas pressés. Les montagnes s'estompaient dans une brume argentée, et le lac, se confondant avec les vapeurs du soir, semblait se dérouler jusqu'à l'horizon, où le soleil avait laissé quelques taches cuivrées, semblables à des îles volcaniques. Bientôt les taches de feu disparurent et la lune se montra au-dessus de la Dent-du-Midi ; sa lumière, ce soir-là, était fauve comme celle d'une lanterne entourée de papier huilé... Aux alentours du Désaley, on n'entendait pas un bruit, si ce n'est à de longs intervalles, quelques furtives paroles échangées entre deux sentinelles qui se rencontraient, ou les chuchotements des factionnaires cachés derrière les massifs du jardin et les arbres du verger.

La double porte de la salle où l'on tenait conseil avait été fermée avec soin ; on en avait confié la garde au Père prieur, qui se promenait devant avec l'attitude menaçante d'un Cerbère. Tout à coup un moine, à l'œil flamboyant, au petit nez terminé en pied de marmite rougi par la braise, au corps rondelet comme une dame-jeanne, s'arrêta hors d'haleine devant le père gardien, et le supplia de le laisser pénétrer dans la salle. « J'ai une communication de la plus haute importance à faire au capitaine Thébaut, s'écria-t-il en démenant ses bras en forme d'anse de cruche... Ouvrez-moi cette porte... ouvrez-vite ! » Le Père prieur, impassible, toisa le moinillon de haut en bas, et à toutes ses supplications, il répondait comme un invariable écho : « Ma consigne me le défend. » Le petit moine, rouge comme un homard, suait à grosses gouttes et était hors de lui. Un instant il eut la pensée de repousser violemment le Père prieur, qui s'était appuyé contre la porte, et d'entrer de force, mais renonça aussi-tôt à ce projet vraiment indigne d'un homme de Dieu, il se mit à arpenter le corridor, les mains derrière le dos, la tête penchée sur la poitrine...

Vous saurez, messieurs, que ce singulier religieux portait le nom de frère Polycrate... Il était connu dans tout le pays, voire même dans les montagnes du Valais et du canton de Fribourg. Les paysans prétendaient qu'il savait certaines prières à l'aide desquelles on guérit les maladies des bêtes, et qu'il était doué d'une seconde vue si merveilleuse, qu'il pouvait vous dire, quand on avait dérobé quelque chose chez vous, le nom du voleur et l'endroit où celui-ci avait caché l'objet volé. Au couvent, et surtout aux yeux des Pères qui parlaient latin, le frère Polycrate ne passait pas précisément pour un aigle. On le regardait plutôt comme une espèce de maniaque... Cependant, si quelqu'un savait que « *parler est d'argent et se taire est d'or* », c'était bien lui ; il était des semaines entières sans prononcer plus de paroles qu'une carpe frite. A cela, ajoutez qu'il jetait une grande partie de l'année, qu'il se donnait la discipline chaque soir et portait le cilice le plus rude de la communauté.

Si un autre frère se fut présenté au Père prieur, il l'aurait du moins écouté ; mais le frère Polycrate, quelle communication sensée était-il capable de faire ? Le premier haussait les épaules chaque fois que le petit moine revenait à la charge, s'arrêtant brusquement devant lui et criant, en le fixant de ses yeux étincelants : « Une minute de retard peut nous perdre ; et cependant, je le jure, j'ai trouvé le moyen de vous sauver tous ! »

Une heure se passa, Frère Polycrate la trouva aussi longue qu'un siècle... Soudain, le bruit d'une porte intérieure qu'on ouvrait se fit entendre ; le Père prieur se hâta d'introduire sa clef dans la serrure de la double porte qu'il gardait, et le capitaine Thébaut, solennel comme un héros des poèmes d'Homère, parut sur le seuil, le bras toujours majestueusement recourbé sur la

coquille de son épée... En trois bonds, Frère Polycrate fut devant lui : il le tira brusquement à l'écart et lui parla à l'oreille en gesticulant. Les premières paroles qu'il dit provoquèrent sur les lèvres du vieux soldat un sourire incrédule et moqueur... Mais bientôt la physionomie de Thébaut changea d'expression, elle prit un air de gravité réfléchie, son œil s'illumina d'un éclair, et le mobile capitaine saisit soudain les mains grassouillettes de Frère Polycrate et les serra dans une étreinte fraternelle ; puis passant son bras sous celui du moinillon, il l'emmena avec lui dans la salle dont on lui avait, un instant auparavant, impitoyablement refusé l'entrée. En passant devant le Père prieur qui recula tout penaud, frère Polycrate marcha sur la pointe de ses sandales, leva haut le front et lui lança un regard superbe.

(A suivre.)

**M. Ch.-W. Tarin**, libraire, à Lausanne, vient d'apporter une heureuse innovation dans le genre des cartes dites « de souvenir » que les dames et les demoiselles, tout particulièrement, ont l'habitude d'envoyer à leurs amies, à l'occasion des fêtes de Noël, du jour de l'An, etc. M. Tarin a voulu rompre avec ces enluminures, la plupart insignifiantes, en éditant deux séries de chromo-lithographies représentant diverses vues de Lausanne, de la Cathédrale, et de quelques jolis panoramas du lac et des Alpes. Ces divers sujets, pleins de fraîcheur et de poésie, dessinés avec beaucoup de soin par des artistes du pays sont, les uns ornés de fleurs, les autres de ravissantes hirondelles qui semblent se réjouir et gazouiller à la vue de ces riantes scènes de la nature. Les paysages sont fidèles, les teintes douces et agréables à l'œil ; tout est bien compris dans ces charmantes cartes, — qui disent au moins quelque chose, — et feront grand plaisir à ceux qui les recevront comme cadeau d'étrennes.

#### La toilette rationnelle.

Il paraît décidément que les dames vont adopter pour cet hiver la toilette *rationnelle*.

Je vous entends demander : Qu'est-ce que c'est que cela, la toilette rationnelle ?

Mon Dieu ! c'est fort simple — c'est même un peu trop simple, à mon avis. Il s'agit de faire du vêtement, tout simplement une deuxième peau, plus chaude et moins sensible que l'autre.

Le vêtement rationnel est le vêtement quasi-masculin, le vêtement collant, le fourreau de parapluie, le jersey et le caleçon substitués peu à peu à la jupe et au corsage féminins. De la toilette rationnelle on en viendra purement et simplement au maillot des comédiennes qui jouent Eve dans les fées. — Il paraît qu'à Londres cette innovation fait son petit chemin, non sans soulever mille protestations, par exemple.

Les *rationalistes* se promènent déjà dans leurs costumes de statues, parées de drap indiscrètement collant. Les mères de famille se signent, et les soldats de la maréchale Booth doivent crier à la désolation et menacer la mode nouvelle de toutes les flammes de l'enfer. Jusqu'à présent, la *toilette rationnelle* n'a pas trouvé d'adeptes en France. Mais ce progrès date d'hier, et les costumes *rationnels*

pourraient bien tourner la tête à celles des femmes qui rêvent l'égalité des fonctions, l'intérêt, la députation, le généralat et tous les priviléges du sexe laid.

#### Lo sâbro.

Su tot parâi bin conteint d'avâi fini mon servîo militero, kâ lâi fâ pas asse biô ora què lè z'autro iadzo. Lâi sont diabliameint tenus, tandi que dein noutron temps on avâi onco bin dâo bon et on lâi sè pliésai gaillâ. Mâ n'est onco rein tsi no ; faut cein vairé ein Prusse, coumeint sont menâ, et on a bio lâi êtrë officier ! lè z'officiers lâi dussont obéi atant què lè sordâ, sein quiet on lè fourrè dedein tot coumeint lo derrâi pioupiou dâo quatrième ploton dè la quatrième compagni.

Per lâ, l'est défeindu âi z'officiers dè sailli que devant sein lâo sâbro et ma fâi clliâo que sè laissent accrotsi sont met ào pan et à l'édhie po on part dè dzo.

On dzo qu'on lutenieint étai z'u atsetâ on paquiet dè tabâ, l'avâi àobiâ dè crotsi sa palasse, et ào momeint iò l'allâvè eintrâ dein la boutequa, m'einlevine se n'ouït pas qu'on lo criâvè du onna fenétra dâo troisième étadzo, tot amont. Ye guegnè, et l'étai lo colonet qu'avâi vu que n'avâi min dè sâbro, que lo criâvè po lâi bailli lè z'arrêts.

L'officier, tot eincousenâ, montè lè z'égras ein gruleint coumeint 'na dzenelhie que vâi veni lo renâ, quand, arrevâ dein lo colidoo ào colonet, ye vâi on sâbro peindu à ion dè clliâo crotsets iò on met lè tsapés dein lè-bounès maisons. Lo gaillâ que n'étai pas nantset, lo s'affubliè, et l'eintrè crâneint dein lo pâilo iò étai lo colonet.

Quand lo colonet lâi vâi on sâbro, sè trovâ tot ébaubi, et sein trâo savâi què lâi derè, lâi démandâ dâi novallès dè son père.

— Oh ! mon père, se repond l'officier, l'est moo du y'a mé dix ans.

— Ah ! l'est moo ! eh bin ma fâi vouaiquie ; lâi faut ti passâ ! Eh bin, l'est bon !

Lo pourro colonet ne savâi pas dein lo mondo què derè.

— L'est tot cein que vo mè volliâi, mon colonet, se fe l'officier ein porteint la man à son chacot ?

— Oï, et pi fédè bin atteinchon dè ne jamé sailli sein voutro sâbro, sein quiet y'a 8 dzo dè clliou.

— Oh ! n'aussi poâire, mon colonet ! l'é adé avoué mé, se repond lo lutenieint ein tapeint su lo sâbro ào colonet, que s'étai met ein arreveint.

L'officier soot ein repasseint ào colidoo, ye repeind lo sâbro et s'ein va.

Quand l'est frou, lo colonet que s'étai remet à sa fenétra est tot ébayi de ne min vairé dè sâbro ào lulu, et criâ sa fenna.

— Dis vâi, Gritton, se lâi fâ : vâi-tou cé officier que tracè pè la tserrâire ?

— Oï, se le repond.

— A-te on sâbro ?

— Na ! n'ein n'a min.

— Eh bin ! te tè trompè ! seimblè que n'ein n'a min. Eh bin ! l'est justameint pace qu'on derâi que n'ein n'a min, que l'ein a ion ; l'é vu !